

Ici, le jeune homme s'arrêta, saisi par une émotion dont il voulait réprimer les manifestations visibles.

—Alors, vous avez connu mon père, citoyen? demanda-t-il pourtant au bout d'un instant, lorsqu'il sentit que sa voix s'était raffermie.

L'aubergiste était toujours disposé à répondre et à répondre copieusement.

—Je l'ai connu comme on peut se connaître quand on s'est vu deux ou trois fois, citoyen... mais je sais qu'il était fort estimé à Brémenville, pour son savoir d'abord, puis pour sa bonté, sa charité, puis enfin pour ses opinions républicaines qu'on savait de bonne marque... Tenez, je me rappelle maintenant... il m'a conté qu'il avait un fils dans l'armée... et à ce propos, comme je le plaignais d'être séparé de son gars, il m'a dit de belles paroles: "—Vous avez raison, citoyen, depuis huit ans que l'enfant s'est engagé, je suis bien seul et souvent bien triste; mais quand je pense que c'est moi, le pauvre diable de maître d'école qui ai donné à la République un soldat comme celui-là, je prends en patience le chagrin, l'isolement et j'en arrive à oublier beaucoup d'autres choses encore..." Ah! oui, c'en était un bon, un pur le citoyen Fargeot!... Et par le temps d'aujourd'hui, an VIII de la République, il ne faudrait pas croire qu'ils courent les rues, les vrais républicains... Il y a même des gens qui disent comme cela que le citoyen Premier Consul...

—Eh bien? questionna Pierre.

—...qui disent que le citoyen Premier Consul ne l'est pas républicain autant qu'on voudrait, voilà!

—Ah! vraiment, fit l'officier, ces gens-là disent que le citoyen Premier Consul n'est pas républicain! Que disent-ils donc qu'il est?

—Ils disent qu'il est... bonapartiste, citoyen colonel, avoua l'aubergiste.

Fargeot souriait plus franchement, amusé de ce verbiage.

—Peut-être l'est-il, en effet, concéda-t-il. Pourquoi la qualité de bonapartiste et celle de républicain seraient-elles incompatibles, puisque nous sommes en république et que Bonaparte est à la tête du gouvernement?... Mais combien vous dois-je, citoyen, pour votre excellent repas, ajouta le jeune homme, en reculant un peu la table.

—Allons, citoyen colonel, un bon mouvement, décidez-vous à passer la nuit ici, s'écria maître Pouponnel sans plus répondre à la demande qui lui était faite. Je vous donnerai la plus belle chambre de l'auberge et, sans me flatter, vous y serez aussi bien logé que le général Bonaparte aux Tuileries.

Pierre Fargeot secoua négativement la tête.

—Je vous remercie, dit-il, mes moments sont comptés et mon voyage réglé heure par heure, étape par étape jusqu'à Moret. Sous peine d'être infidèle à cet itinéraire rigoureusement tracé, je dois, ce soir même, atteindre le village de Mons-en-Bray. C'est donc là que je passerai la nuit.

—Mons-en-Bray, ce soir! Mons-en-Bray! répéta l'aubergiste en levant les bras au ciel. Mais vous n'y pensez pas, citoyen colonel! Si longs et clairs que soient les jours de thermidor, jamais vous n'atteindrez Mons-en-Bray avant la nuit! Il

faut compter, des Audrettes à Mons, quatre bonnes heures... en marchant bien!

—Mettons-en donc trois en marchant très bien, citoyen. Nous en avons vu de plus dures!... Et cette course à pied sera la dernière que j'aurai à fournir puisqu'à Mons-en-Bray, je retrouverai mon ordonnance et mes chevaux.

—Vous ne pouvez pas arriver en trois heures à Mons... il faudrait pour cela posséder les bottes du Petit Poucet, citoyen. Et, entre les Audrettes et Mons, vous ne rencontreriez pas seulement une grange où dormir, si vous vouliez vous arrêter en route.

—Je ne m'arrêterai pas en route, je marcherai jusqu'à ce que j'arrive et j'arriverai toujours une fois, déclara l'officier avec une belle assurance juvénile. L'essentiel est que je ne me trompe pas de direction et connaisse le chemin le plus court. Pouvez-vous me l'indiquer?

—Citoyen colonel, insinua maître Pouponnel de son tour le plus enjôleur, je saurais mieux vous l'indiquer à la lumière du matin.

Mais le visage de l'officier se fit plus grave.

—N'insistez pas, citoyen... je suis attendu à Moret par la seule parente qui me reste au monde, une tante de mon père, très âgée déjà et qui m'a élevé... Le malheur dont je viens d'être frappé et qui l'atteint presque aussi douloureusement que moi est encore ignoré d'elle... Tout retard de ma part serait coupable, vous le comprendrez.

—J'aurais eu grande joie à loger aux "Armes de la Nation" un de nos vainqueurs de l'armée d'Italie; mais je vois que vous êtes incorruptible, citoyen colonel, fit l'aubergiste avec un geste résigné. Il ne me reste donc plus qu'à vous enseigner le chemin de Mons-en-Bray.

II

LE CHEMIN DE MONS-EN-BRAY

Maître Pouponnel avait entraîné Pierre Fargeot dans l'embrasure de la fenêtre qui s'ouvrait à deux battants sur un jardin fleuri de roses et riche en légumes, mais point assez pourvu d'arbres pour qu'il fût difficile d'embrasser de ce point d'observation l'étendue doucement vallonnée des champs, à travers lesquels courait la route.

—Vous allez suivre la route que voilà... Dans une heure environ, vous rencontrerez une petite rivière, la Chanteraine, que vous longerez sur votre droite jusqu'aux roches de la Cachette où elle se perd...

—Où elle se perd? interrogea Fargeot.

—Oui; c'est une des curiosités du pays, expliqua l'aubergiste. La Chanteraine s'en va sous les rochers et peut-être sous la terre; on cesse de la voir pendant un bout de temps, puis elle reparait toute claire, toute vive et comme joyeuse de se retrouver au soleil... Mais reprenons notre voyage. Quand vous serez aux rochers de la Cachette, vous apercevrez, à une demi-lieue de là, le bois du Hautvert et vous prendrez le chemin qui y mène et s'y enfonce bientôt... Ainsi, vous atteindrez le pied du monticule abrupt où se dresse—en plein bois toujours, car c'est un petit monde que le Hautvert—le château de Chanteraine. Vous contournez ce monticule... Du côté opposé au chemin que vous aurez suivi, le château